

Ouest-Eclair 7 juillet 1935
UN CENTENAIRE OUBLIÉ
UNE GRANDE NANTAISE
CLÉMENCE ROYER (1830 1902)

Ce mois ci, aura lieu Le congrès de l'Association Nantaise auquel prendra part la société Clémence Royer qui s'est donné pour mission d'honorer la mémoire et de faire connaître l'œuvre de notre illustre concitoyenne. En prévision de cet événement, nous avons pensé que nos lecteurs s'intéresseraient à une étude succincte de la vie et des idées de Clémence Royer (N. D. L. R.)

Les Athéniens, dit-on, se faisaient remarquer par leur ingratitude envers leurs grands hommes. Nous autres, Nantais, serions-nous Athéniens sur ce point ? Il faut le craindre puisque nous avons laissé passer sans le célébrer, le centenaire d'une Nantaise extraordinaire Clémence Rayer, née en 1830.

Comment définir Clémence Royer ? Une philosophe ? une savante ? Trop peu dire ! Une encyclopédie vivante, un « Bacon féminin » selon le mot d'un de ses biographes ; une femme ayant dressé la somme de tout le savoir de son temps, cueilli et distribué à pleines mains le fruit de l'Arbre de science : mathématicienne, physicienne, anthropologiste, historienne, philologue, sociologue, économiste, biologiste, et avec cela romancière et poétesse !

Cette nouvelle Hypatie naquit Bretonne à Nantes, le 21 avril 1830. Son aïeul Joseph Andouard, marin de Saint-Malo, était fils lui-même d'un horloger malouin. Il combattit les Anglais à Ouessant (1777) où il fut blessé. Il épousa la Hollandaise Wilhelmme Griffith qui partagea sa vie aventureuse.

Le père de Clémence Royer, né à Saint-Pierre-la-Cour (Mayenne), fut dès 19 ans soldat de Napoléon. Officier en 1815, il se rallie aux Bourbons aînés dont il est dès lors un des plus zélés partisans puisqu'il prend part à l'équipée de la duchesse de Berri, en 1832.

En 1833, il est réfugié à Prague, puis en Savoie, en Suisse, existence errante à laquelle participent sa femme et sa fille, Clémence, née trois ans plus tôt. Revenu en France (1835), il se constitue prisonnier et est acquitté. Il s'établit à Paris où il s'occupe sans succès d'inventions métallurgiques, se fixe enfin au Mans.

La petite Clémence se manifeste dès son jeune âge comme une enfant réfléchie et studieuse s'intéressant à tout : science et poésie. Elle est mise en pension au Sacré-Cœur du Mans où sont élevées les filles du monde royaliste. Brillante élève, elle y obtient tous les prix. Pieuse autant que savante, sa piété s'exalte bientôt jusqu'au mysticisme. Elle traverse une crise de terreur religieuse, jusqu'à douter de son salut, comme jadis Luther.

Elle veut entrer au couvent et tombe malade. Elle pratique des austérités de stylite, s'attachant les membres avec des cordelettes, s'imposant le contact douloureux des pointes de fer. Elle refuse dès lors de connaître le monde. Un jour son père ayant voulu l'emmener au théâtre, elle se signe avec horreur, geste auquel il répond par une taloche. Dès lors elle conçoit contre son père une rancune tenace.

Les Royer reviennent à Paris, en 1843. Ce changement d'air agit sur la nature exaltée de Clémence. Elle change d'humeur, devient moins austère, consent à fréquenter les réunions mondaines.

La lecture des classiques et contemporains contribue à cette évolution. Bientôt sa piété diminue jusqu'à n'être plus que le déisme de Lamartine. Le père de Clémence quitte Paris et se fixe dans son village natal Saint-Pierre-La-Cour.

1848. Nouvelle évolution dans les idées de Clémence. Elle devient républicaine par la lecture de l'*Histoire* de Michelet.

1849. Mort du père Royer laissant à sa fille et à sa femme une situation obérée. Elles sont obligées de gagner leur vie. Clémence ne peut se marier, n'ayant pas de dot.

C'est alors que pour se faire place au soleil elle se livre courageusement à l'étude. Elle s'essaie d'abord en littérature. Mais, brillante versificatrice, elle s'aperçoit qu'en prose elle peut à peine s'exprimer correctement. Alors elle recommence toutes ses études. Autodidacte infatigable, elle rapprend la grammaire, le calcul elle lit l'*Histoire Romaine* ; le cours de physique de Becquerel lui enseigne les lois cosmiques sous l'angle du positivisme. Elle conquiert des diplômes qui lui assurent l'emploi de professeur de français et de piano dans un pensionnat gallois du Pembrokeshire, à Haverfordwest. Elle y étudie la littérature anglaise. La vue des querelles entre sectes protestantes influe sur ses croyances religieuses et la rend presque indifférente. Elle emploie ses loisirs à écrire ses impressions sur le pays de Galles.

De retour en France, elle passe un été en Touraine. Elle y lit les *Encyclopédistes du XVIIIème siècle*, ce qui ruine son reste de foi.

Elle consulte un prêtre : « Pratiquez d'abord, vous croirez ensuite », lui dit-il, résumant ainsi l'excellent précepte : Pour acquérir la Foi, il faut faire les œuvres de la Foi. Mais Clémence, orgueilleuse et obstinée, se révolte contre ce conseil sage : « Prouvez-moi d'abord que vous avez raison ! » Le prêtre lui donne le récit autobiographique de la conversion de Louis Veillot. Ce livre la rebute sans apporter nul remède à sa crise de conscience.

Elle abandonne dès lors le catholicisme. Se croyant une mission à remplir, elle part pour la Suisse où elle tombe dans la gêne. Etablie à la Tour de Gourze, près Lausanne, elle vit chez des paysans pour vingt francs par mois. Elle étudie les Evangiles et les trouve impossibles à pratiquer par les chrétiens eux-mêmes.

C'est dans cette retraite, entre montagne et lac, que l'étrange femme poursuit, infatigable, son enquête de toutes les connaissances humaines. En deux étés et un hiver, a dit un de ses biographes, elle absorbe les livres les plus divers : les Etudes sur les Origines du Christianisme, l'exposé de tous les systèmes philosophiques de toutes les organisations sociales. Tout lui paraît erroné ou chimérique ! Elle apprend toutes les sciences physiques et naturelles : géologie, astronomie, biologie, paléontologie. Elle étudie l'Histoire universelle : l'anthropologie préhistorique lui suggère de vues hardies sur le passage de l'animai à l'homme, l'aiguillant vers le transformisme.

Elle lit tout. Elle écrit sur tout. Elle prépare un grand roman philosophique : *Les Jumeaux d'Hélas*. On la croit folle : sa mère et ses amis la font surveiller.

Nourrie d'une immense érudition, Clémence Royer sait mettre de l'ordre dans ses connaissances. Elle les classe avec une merveilleuse logique et construit ainsi un système bien ordonné. C'est ce système qu'elle expose dans une série de quarante conférences à Lausanne : « Jusqu'alors, dit-elle, - la vérité a manqué d'attraits,

éclipsée par la Fable. La vérité n'est qu'un marbre. Nouveau Pygmalion je veux animer cette statue et lui faire parler une langue à tous intelligible. »

C'est au cours de ces conférences qu'elle expose sa théorie neuve des atomes vivants automoteurs (comparer celle actuelle des électrons). Elle réhabilite le Transformisme de Lamarck, le même mois où Darwin publie *The origin of species*. Audace qui met en émoi tout le monde bien pensant.

Elle explique la Bible à sa manière, range l'Homme parmi les animaux supérieurs. Scandale. Elle quitte alors Lausanne pour Neuchâtel et environs puis pour Genève. Là, elle trouve un contradicteur dans un savant théologien, le pasteur Naville. Elle discute âprement avec lui sans le convaincre ni en être convaincue. « C'est la seule femme que j'ai jamais eu l'envie de battre » s'écrie-t-il. Clémence trouve cette boutade le plus galant des madrigaux.

Le livre de Darwin parvient à Clémence Royer. Elle y voit la confirmation inattendue de ses idées. Elle en publie la première traduction française avec une préface et des notes qui montrent la puissance cérébrale parfois désordonnée de cette femme extraordinaire (1858).

Cette traduction reproduit la sobre précision du texte anglais, mais les commentaires qui l'accompagnent ont une portée philosophique supérieure au livre lui-même, écrits dans un style coloré bien plus vivant que celui de Darwin.

Une de ces notes la 45ème, constitue un admirable tableau d'ensemble évoquant le déroulement des formes vivantes sur la scène du monde. Haeckel (1867) ne fait que développer les principes résumés dans cette note.

La note 49 sur la phosphorescence animale précède d'un demi-siècle les recherches de Raphaël Dubois.

Le Darwinisme marque de son empreinte beaucoup des idées subséquentes de Clémence Royer qui en tire parfois des déductions audacieuses. Ainsi d'où vient selon elle la séparation des espèces humaine et simiesque ? de l'Ambition de l'Homme, de l'ostracisme farouche où l'ancêtre semi-humain tint ses congénères prétendant créer une aristocratie humaine distante de la plèbe des singes. Racisme préhistorique ! L'homme ne serait donc qu'un singe aristocratisé.

Le singe -humble frère de l'homme- devrait être traité par lui comme de maître à serviteur. Il remplacerait avantageusement «les gens de maison», acceptant sans murmure le rôle subalterne que lui assigne la nature tandis que ce rôle injuste est imposé au domestique par une société mal faite. Sans doute cette innovation créerait des chômeurs, mais la transition franchie, chacun y trouverait son avantage. Quant aux guenons, elles fourniraient d'excellentes nourrices, suppléant les mères incapables d'allaiter. Seul inconvénient à éviter : qu'il n'y ait aucun croisement entre singes domestiques et hommes inférieurs. Ces deux races définitivement séparées ne doivent plus se rejoindre.

Mais alors ? pourra-t-on objecter, l'évolution est donc arrêtée ? Et pourquoi l'aristocratie humaine repousserait-elle l'apport des meilleurs sujets de la roture simiesque ?

Non moins curieuses les idées de Clémence Royer sur la dépopulation française. Elle a deux causes - dit-elle : la cherté et l'exiguïté des logements - et la cérébralité des Français «qui les font plus que d'autres échapper aux fatalités animales». Admettons-le, l'explication étant agréable pour notre amour-propre national. La Finalité du Monde selon Clémence Royer : la Loi Morale serait l'utilité de l'espèce qu'elle régit. Elle doit donc se prêter à la multiplication des individus, de ses variétés

et de ses formes supérieures, à l'agrandissement de ses facultés, de ses puissances et de ses progrès en tous sens dans l'échelle des êtres. Telle est la loi morale de l'espèce Homo Sapiens, exposée par Clémence Royer dans son livre *Origine de l'homme et des Sociétés*.

Les idées religieuses de Clémence Royer appellent bien des réserves... Les voici résumées : la République, croit-elle, doit avoir son Eglise nationale, sa religion d'Etat, émanation vivante et muable de la pensée du peuple se manifestant sans nulle pression d'en haut. Les prêtres ou pasteurs de cette « religion » doivent posséder des connaissances générales en mathématiques, physique, anthropologie, philosophie des religions. La Religion ainsi se rajeunirait constamment en suivant les progrès scientifiques.

(Point n'est besoin de souligner que ce n'est pas ça une religion, puisque ce terme implique une révélation surnaturelle).

Les dernières années de Clémence Royer furent assombries par la gêne. Veuve, elle entre comme pensionnaire à la maison de retraite Galignani à Neuilly-sur-Seine (1891). Elle brigue en vain le prix Jean Reynaud. Berthelot sollicité ne lui fait qu'une réponse évasive.

On s'étonne de voir cette savante prôner la lecture de *l'Essai sur les mœurs*, de Voltaire, quand on songe que Renan peu suspect de « réaction », qualifiait cet Essai « d'exégèse de la polissonnerie ayant tué pour un siècle l'érudition en France ». De même elle demande la diffusion scolaire de *l'Histoire* splendide mais tendancieuse de Michelet.

Il semble que Clémence Royer, malgré sa science extraordinaire, se soit laissée gagner par la passion irréligieuse, sous l'influence de ses malheurs et de sa disgrâce finale. Elle mourut entourée d'un injuste oubli. Son fils René Royer-Duprat disparut la même année (1902) ainsi que tous ses autres héritiers proches : les Létourneau, les Colas ou les Laroche. Et après un demi-siècle, la France garde inutilisées dans le tréfonds de ses archives, les idées souvent fécondes, parfois hasardeuses, toujours ingénieuses, de Clémence Royer.

Paul Ladmirault